

Le médiateur

Bujor Nedelcovici¹

– ... je suis sortie de l'église ; mais il faut d'abord que je t'explique... l'église est bâtie sur une colline proche du village – tu la verras, aussitôt franchie la voie ferrée... elle a de hautes murailles, un portail voûté avec de lourds battants en chêne, elle ressemble à un bastion, peut-être y avait-il là autrefois un fortin dont ne subsiste que la chapelle ; on n'y officie qu'en été, dès les premiers froids le prêtre descend dans la grande église du village. Tu m'écoutes ? elle tourne son regard vers lui.

Il continue de conduire en silence, puis jette un regard rapide comme pour lui témoigner son attention, malgré l'obligation de suivre la circulation sur la route. Il retient pourtant son image : la jambe droite pliée prenant appui sur le siège, le soulier rejeté sur le côté, la jupe remontée bien au-dessus du genou, la tête appuyée à la vitre, l'air absent ; elle est déjà « là-bas ».

– J'avais six ou sept ans, dit-elle en chassant lentement les cheveux sur son front, avec obstination, comme pour écarter une toile invisible qui l'empêcherait d'y voir plus clair. Je disais donc... j'étais sortie de l'église après avoir pris la « sainte communion de Pâques » – pour parler comme maman. L'office n'était pas terminé, les autres restaient encore à l'intérieur. Dehors, la lumière crue m'a obligée à m'arrêter. J'étais contente de me retrouver seule. Après avoir franchi la voûte, je suis sortie dans une petite clairière avoisinant un verger aux pruniers fleuris. Je me suis dirigée vers les arbres, mais j'ai dû m'arrêter pour

1. Écrivain et scénariste roumain. Le prix du Pen Club qui lui a été décerné pour son roman *Le second messenger* (Albin Michel, 1985) l'a condamné à l'exil politique. Un autre roman, *Jours de sable*, paraîtra prochainement chez Albin Michel.

Le médiateur

rattacher mes lacets ; j'avais une robe blanche, des bas blancs, les souliers étaient blancs eux aussi... grand-mère m'appelait « fil blanc », parce que j'étais maigre et tout de blanc vêtue. Je me suis appuyée au tronc d'un prunier, sous une ombrelle de fleurs. Le soleil, l'herbe, les insectes, le parfum des fleurs... tout à coup j'ai ressenti la sacralité de cet instant qui mûrissait dans mon âme depuis déjà quelques jours et j'ai communiqué vraiment devant la nature, devant Dieu, devant la paix qui s'installait en moi... éblouie, je volais sur un souffle de vent... Une fois redescendue, j'ai pressé ma main sur l'écorce rude du prunier.

J'ai tourné mon regard vers la flèche du puits, ensuite j'ai aperçu les écuries et le vieux manoir. Deux femmes se dirigeaient vers le puits, leurs seaux à la main. Le balancier est descendu comme le bec d'une cigogne immense sur le ciel couleur de la mer par un clair midi d'été. Un homme est apparu du côté des écuries, tenant par la bride un cheval noir, qu'il menait à l'abreuvoir. L'homme rejoignit les deux femmes au moment où le balancier remontait vers le zénith, puisant l'eau des profondeurs. Il y resta immobile ; le cheval semblait figé à ses côtés, les femmes ne versaient pas l'eau dans leurs seaux. Elles cherchaient peut-être à déchiffrer le signe que le ciel leur envoyait par l'entremise du puits, par l'entremise même du cheval qui remuait enfin et hennissait doucement pour avoir de l'eau : un animal, la flèche du puits se détachant sur le ciel et, au milieu, les trois... Au bout d'un instant, l'une des femmes vida son seau dans l'auge en bois pour apaiser la soif de la bête. Même à ce moment-là je n'avais toujours pas compris ce qu'ils faisaient, qui ils servaient, ce que signifiait le cheval noir, quelle était la finalité de l'ensemble ; mais peut-être tout ceci n'existe que maintenant, dans mon esprit d'aujourd'hui, tandis qu'alors j'observais avec attention, sans rien éprouver de spécial ; ou peut-être ai-je pressenti que quelque chose allait se passer entre les trois personnages et que moi, l'enfant, serais le témoin d'un prodige que j'attendais à mon insu, peut-être avais-je été appelée sans savoir qui m'avait enjoint : « Sors de l'église et va seule vers les pruniers... » Un miracle allait advenir devant moi, voilà pourquoi je me tenais immobile sous la couronne fleurie de l'arbre, je voulais partager cet éblouissement pour la vie, pour pouvoir te communiquer aujourd'hui...

Elle allume une cigarette avec des mouvements calmes, maîtrisés, mais d'autant plus transportée, plus tendue ; elle remonte l'autre jambe sur le siège, serrant ses genoux sous le menton, lovée comme pour mieux se tenir à l'écoute de sa voix intérieure. Les cahots de la voiture la bercent doucement, elle semble s'y cacher comme un enfant menacé d'un danger omniprésent. Il conduit en silence, sans l'engager à poursuivre son récit.

– Les trois commencèrent à discuter et à rire, puis, lorsque le seau remonta vers la margelle du puits, l'une des femmes – la plus maigre,

Le médiateur

à la poitrine sèche, pieds nus... elle ressemblait plutôt à un homme qu'à une femme – la maigre donc s'est mise à les asperger d'eau, son geste était moins une provocation que... elle levait la main sur eux comme pour imiter le prêtre avec son goupillon, ou peut-être l'ai-je seulement imaginé, peut-être n'est-ce là que mon invention... Ils criaillaient, ils gloussaient – leur rire était contagieux, excitant. A la fin, l'homme arracha le seau pour le déverser sur les femmes. Leurs chemises collèrent aux corps et les seins charnus de la grosse se dessinèrent parfaitement sous la toile blanche. Les femmes luttèrent pour récupérer le seau, les gouttes d'eau dansaient autour d'elles, brillant sous le soleil de midi comme des tessons de verre. Elles se poussaient, se bousculaient, prêtes à tout moment à glisser dans l'herbe. Seul le cheval noir restait pétrifié... une bête semblant sortie tout droit des entrailles démoniaques de la terre et qui n'attendait plus qu'à être éloignée, après avoir joué son rôle.

Leur image tourbillonnante m'avait quelque peu étourdie, leurs cris parvenaient jusqu'à moi réverbérés, je sentais les gouttes d'eau sur mon corps, j'étouffais... leurs rires me fouettaient tout en me caressant la gorge, les épaules, les cuisses, les jambes. Brusquement l'homme arrêta sa course, le seau pressé sur la poitrine, un sourire provocateur figé sur son visage, faisant briller ses dents blanches, puissantes ; les femmes l'imitèrent, guettant le moindre mouvement – deux femelles et un mâle prêts à s'empoigner, ou peut-être ressemblaient-ils à un animal fantastique, à un centaure affrontant deux amazones en un seul corps. L'homme posa le seau pour enlever sa chemise mouillée, il la jeta dans l'herbe et se dirigea vers elles : silencieux, tendu, la démarche élastique, prêt à bondir... il se voyait déjà entre les cuisses pleines et les seins charnus de la femme-femme, la plus grosse des deux. Elles s'écartèrent légèrement pour déjouer son intention, le seau roula avec bruit jusqu'aux sabots du cheval – une invite ou peut-être un nouveau signe qu'elles refusaient toujours de comprendre... un pas en arrière, puis un autre, elles finirent par s'enfuir vers les écuries avec des rires, des gloussements, des cris de plaisir, de crainte, d'invite. L'homme les suivit à pas lents, sans précipitation.

Je me suis décollée de l'arbre pour les approcher ; c'était une pulsion plus forte que ma volonté de rester immobile, je savais que je ne devais pas faire cela mais mes jambes bougeaient malgré moi. J'ai traversé le verger en butant sur les taupinières et j'ai évité le cheval noir qui paissait librement – j'en avais peur comme si c'était lui qui m'appellait là-bas tout en sachant parfaitement pourquoi j'allais retrouver les trois autres. Une fois arrivée devant les écuries, les cris et les gloussements me guidèrent sans peine le long du mur jusqu'à une fente dans le torchis. J'y collai mon front pour regarder à l'intérieur : on distinguait difficilement les corps dans l'obscurité striée par le faisceau de lumière des meurtrières ; seule la porte grande ouverte déroulait un

tapis blanc de clarté jusqu'à eux. L'homme se roulait dans le foin avec la femme la plus corpulente, cependant que la maigre essayait de les séparer en tirant tantôt sur une main, tantôt sur une jambe. Le pantalon noir serpentait entre des cuisses blanches, presque phosphorescentes, et l'autre femme s'agitait inutilement alentour. A nouveau des rires, des gloussements, des cris brefs, aigus, irrités : appels, dérobadés, peur et plaisir à la fois. Tout à coup, dans la bousculade, la chemise de la femme couchée dans le foin se déchira, libérant les seins qu'elle recouvrit de ses larges mains pour les dissimuler au regard affamé du mâle, immobilisé pour un instant. Un rayon de soleil glissa sur la chair blanche de la poitrine dénudée et sur les cheveux défaits qui s'étaient répandus sur les épaules. Ils composaient un groupe statuaire : l'homme sans chemise allongé dans le foin, vêtu du seul pantalon noir en peau de centaure, devenu centaure lui-même ; à ses côtés la femme aux mains serrées sur les seins, la robe retroussée jusqu'à la taille ; debout, légèrement penchée sur eux, la femme-homme s'efforçant à les séparer. Le chahut reprit de plus belle. Je les regardais sans vergogne ; mon attention était attirée plus spécialement par un fichu rouge tombé dans le foin, pas loin des pieds tachés pas la boue du puits. Je savais que si les orteils touchaient le fichu, le miracle allait arriver... Ils roulaient l'un sur l'autre, la femme maigre tentait toujours d'attraper l'homme par sa ceinture pour l'écarter... A nouveau des cris, des gloussements, des râles, des rires, les muscles crispés couverts de sueur, le roulement des globes des seins, les cuisses qui fendent l'étoffe noire du pantalon... le temps arrêté, l'espace figé, sans un souffle, le gel total en moi, dans mon sang, dans ma chair et dans mes os : une lumière aveuglante explose devant mes paupières. Silence. Les flots de la mer solidifiés sur le rivage. Les trois, immobiles. L'homme empoigné, près de se faire écarter, rejeter, punir. Brusquement, j'entends la voix de la femme-femme vautrée dans le foin : « Laisse-le tranquille, toi ! Fous-lui la paix ! » L'écho rebondit jusqu'à moi, des paroles longues, brillant comme les étoiles filantes par une nuit brève d'été. Puis à nouveau : « Laisse-le tranquille ! » L'autre ne bronche pas, elle reste penchée légèrement, les mains plantées dans la ceinture noire du pantalon, ensuite... les doigts longs, osseux, se dénouent doucement un à un ; elle se redresse fatiguée et contente à la fois, s'avance pour ramasser dans le foin le fichu couleur de foie cru – l'écharpe d'un combat achevé, sans vaincus ni vainqueurs (ou alors des vainqueurs malgré eux, à leur insu) – et elle se dirige lentement vers la porte des écuries.

J'ai détourné mon regard de la fente dans le torchis, mais je ne me suis pas enfuie, bien qu'elle pût m'apercevoir et crier ou même me frapper, qui sait ; ce pourquoi j'aurais dû m'en aller le plus vite, pourtant... Elle a marqué un arrêt sur le seuil et elle m'a dévisagée, mais son visage ne montrait ni surprise, ni indignation, ni jalousie, ni éton-

Le médiateur

nement, comme si tout ce qui venait de se dérouler « là-bas » avait été prévu, comme si ma présence était connue à l'avance, donc... Je me suis collée au mur blanc des écuries et je l'ai regardé à nouveau. C'était un homme grand et maigre, pieds nus, au regard doux.

- Tu veux dire une femme, voulut-il corriger tout en conduisant.

- Pas du tout ! Un homme...

- Mais ne disais-tu pas tout le temps qu'il y avait là deux femmes et un homme, et que l'homme était resté à l'intérieur ?...

- Oui, tu as raison, mais c'est bien un homme qui est sorti des écuries, un homme vêtu de blanc qui m'a dit doucement : « Va ! Va là-dedans ! Tu dois apprendre et connaître ! » Ce sont ses propres mots, il n'a pas crié après moi, il ne m'a pas chassée...

Je me suis mise à trembler en silence, je me suis adossée au mur blanc, comme si la terre dont j'avais été modelée pouvait me donner le pouvoir de m'enfuir. J'ai pressé mes bras contre le mur et j'ai senti mes jambes bouger de leur propre gré, j'ai contourné l'angle du bâtiment, je suis passée près du puits et me suis dirigée en courant vers l'église.

L'office était terminé. Les gens bavardaient dans la clairière devant le portail, ou à l'ombre des pruniers fleuris. Maman demandait de mes nouvelles aux autres femmes tout en me cherchant au milieu des groupes d'enfants. C'est seulement lorsque je l'ai rejointe, haletante et dépeignée, que j'ai découvert que ma robe blanche était tachée de boue, de terre et de crêpi, tout comme mes bas et mes souliers... Elle s'est mise à me disputer, mais je n'entendais rien. M'éloignant d'elle, j'ai couru me cacher derrière l'église. La voix courroucée de maman résonnait : « Faire ça un jour de Pâques, le jour même où tu t'es confessée ! » Je me suis accroupie dans l'herbe et j'ai tourné mon regard vers les écuries. On y apercevait de loin le cheval noir. Mais aussi des abeilles, des papillons, des fleurs sauvages, le soleil éclatant, une tige d'absinthe enroulée autour de mon doigt et une colonne de fourmis qui s'étirait sous mon regard. En cet instant de calme et de mystère j'ai senti pour la première fois que « j'avais péché » – ou plutôt... ce mélange indécis de culpabilité, de joie et de défaite, mais aussi d'interdit transgressé pour moi par quelqu'un, pour la connaissance – « grande est la beauté de la connaissance » ainsi qu'il est écrit dans le Livre...

Elle se tait brusquement, le souffle haché, comme si elle venait d'arrêter de courir. Allumant une cigarette, elle ôte ses pieds du siège et détend son corps recroquevillé. Son regard ne se tourne pas vers lui ; il conduit en silence.

Des gouttes fines de pluie commencent à consteller le pare-brise. Le mouvement saccadé des essuie-glaces semble les inciter à rompre le silence ; il l'entend dire :

- Peut-être le Serpent avait-il pris l'apparence d'un cheval noir ? ensuite elle se tait à nouveau.

Le médiateur

– Comment cela ? lui demande-t-il, la dévisageant brièvement, autant que le lui permet la conduite de la voiture. La tête est droite, le corps relaxé sur le siège, la main levée pince la cigarette entre deux doigts.

Elle ne l'a pas entendu, présente à la fois ici et là-bas, accroupie dans l'herbe sous le mur de l'église et également près de lui sur la banquette. Elle tente d'éclaircir l'énigme, d'en déceler le sens véritable – « le miracle et aussi le mystère qui s'ouvrira à nouveau ».

– C'est le cheval qui avait entraîné l'homme près du puits, et non pas le contraire... sa soif d'eau et de péché. Le cheval-serpent. Le Médiateur... Il savait avant eux que l'homme allait rencontrer cette femme-là...

– Ces femmes-là, il y en avait deux, veut-il la corriger.

– Non. Il n'y avait qu'une seule femme, il ne pouvait pas en être autrement. C'est un homme vêtu de blanc qui est sorti des écuries... Tu te rappelles le verset de la Bible, n'est-ce pas ? Tu disais le relire souvent...

– Oui, en effet...

– Si tu t'en souviens... dis-le moi !

Il commence à réciter les bribes qu'il se rappelle, en bafouillant, en hésitant, sentant que la solution n'est pas là.

– Pourquoi ne m'a-t-Il pas chassée ? ! Pourquoi ne m'a-t-Il pas maudite, ainsi qu'Il l'avait fait avec la première femme ?

– Qui ça ? !

– Celui qui m'a invitée à entrer, à apprendre et à connaître. Comprends-tu enfin qui étaient les trois ?

La voiture approchait du village. Une fois franchie la voie ferrée, elle lui fit signe d'arrêter.

– Attends-moi à la maison, dis à maman que j'arrive tout de suite...

Il poursuivit sa route jusqu'à la maison ; après avoir garé la voiture il rentra les bagages, devisa avec la vieille femme, s'assit sur un siège dans la galerie pour griller une cigarette, puis une autre jusqu'à l'épuisement du paquet, puis il sortit attendre devant le portail. Avant le crépuscule il demanda à la vieille où se trouvait l'église d'été. Elle lui montra une colline. On distinguait de loin le clocher avec sa croix. Il se dirigea vers la colline, qu'il gravit lentement. Le soleil descendait. Il arriva dans la clairière, longea le mur de l'église et aperçut sur sa gauche le puits à balancier, les écuries et l'ancien manoir. Il s'arrêta pour la chercher du regard ; il aurait bien voulu l'appeler, mais n'osait pas troubler le silence. Après avoir écouté un temps les grillons, il fit quelques pas vers le verger.

Un enfant ramassait des prunes dans l'herbe. L'enfant leva les yeux sans paraître surpris par l'apparition de l'intrus, puis se pencha à nouveau pour continuer de recueillir les fruits dans sa besace.

Le médiateur

Il contourna le puits pour déboucher devant les écuries. Bien qu'entendant derrière lui les pas de l'enfant, il ne tourna pas la tête ; il devinait que celui-ci allait le suivre – à son tour *médiateur involontaire de l'initiation première de tous les commencements*.

Il la découvrit assise dans l'herbe, appuyée au mur blanc. Elle regardait au loin. Le crépuscule éclairait son profil. Elle finit par l'entendre. Le dévisageant longuement, elle lui sourit, heureuse.

Elle l'attendait.

Caché derrière l'angle des écuries, l'enfant les observait.

Bujor Nedelcovici

Traduit du roumain par Serban Cristovici.